

Christiane Kubrick, invitée d'honneur à la présentation du livre, dernièrement chez Taschen.

Christiane Kubrick et Jan Harlan

« KUBRICK ÉTAIT POSSÉDÉ PAR NAPOLEON »

Un géant de l'histoire vu par un génie du cinéma : le casting fait rêver, mais le « Napoléon » de Stanley Kubrick n'a jamais vu le jour. Taschen édite un livre à tiroirs qui recense les pharaoniques travaux de préparation du « plus grand film jamais réalisé ». Propos recueillis par **Pauline Sommelet** Photos **Luc Castel**



« **LA FRANCE** était comme un puissant cheval fougueux qu'il comprenait et dont il savait tirer le maximum. » Ou, plus loin : « Je ne prétends pas qu'il fut le meilleur homme de l'histoire ni le plus honorable, juste le plus intéressant. » De son *Napoléon*, Kubrick a rêvé pendant des mois, de *2001 Odyssée de l'espace* à *Orange Mécanique*. Mais, en 1970, les studios hollywoodiens jettent l'éponge, découragés par le récent échec d'un film sur la même période. Comme si les grandeurs et décadence de l'épopée napoléonienne avaient déteint sur le projet kubrickien. Il avait pourtant de quoi faire fantasmer au-delà des inconditionnels du général corse ou des mordus du 7^e art. Jean Tulard, napoléonogues averti et signataire d'un *Dictionnaire amoureux du cinéma*, confirme : « Kubrick était extrêmement rigoureux, il avait rassemblé une documentation immense. Ce qui n'empêche pas son scénario de s'éloigner beaucoup de la réalité historique. Les spécialistes de Napoléon en auraient, sans doute, avalé leur sabre ! » Le travail préparatif de Kubrick se mesure à l'aune des pattes de mouche compulsées sur de petits carnets noirs, ou bien des 17 000 reproductions de gravures, portraits et documents d'époque agencés par fiches cartonnées. Il a fallu trois ans de travail à Alison Castle, historienne du cinéma, pour restituer ce travail colossal dans le livre à tiroirs de Taschen. Christiane Kubrick, veuve du réalisateur, et Jan Harlan, son frère, qui fut aussi le producteur du cinéaste, ont accepté de nous raconter la genèse d'un projet fou.

Vous souvenez-vous quand votre mari s'est intéressé à Napoléon pour la première fois ?

CHRISTIANE KUBRICK. Très tôt, il a commencé à lire à son sujet. Chaque soir, il me disait : « C'est une matière fantastique ! » Petit à petit, il s'est mis à dévorer tout ce qui le concernait. Il est entré en contact avec Félix Markham, un professeur d'histoire d'Oxford, pour lui

Le cinéaste avait rassemblé, pour monter son projet, une documentation impressionnante. Parmi ces archives, on trouve notamment la lettre de refus d'Audrey Hepburn pour le rôle de Joséphine...

poser des questions, c'est devenu un dialogue systématique. Il était possédé ! Il aurait aimé faire un film qui dure 20 h. Il était très triste quand il n'a pas eu l'argent.

Pourquoi s'intéressait-il à cette période de l'histoire de France ?

JAN HARLAN. Le personnage de Napoléon, un génie qui se conduit parfois comme un parfait idiot, le fascinait. Une dualité qui revient en dénominateur commun dans tous ses films. On y voit toujours des personnages dont la maestria se combine à la folie. **Le livre donne une idée de l'incroyable somme d'images qu'il avait rassemblées.**

Quand a-t-il commencé cette « collection » ?

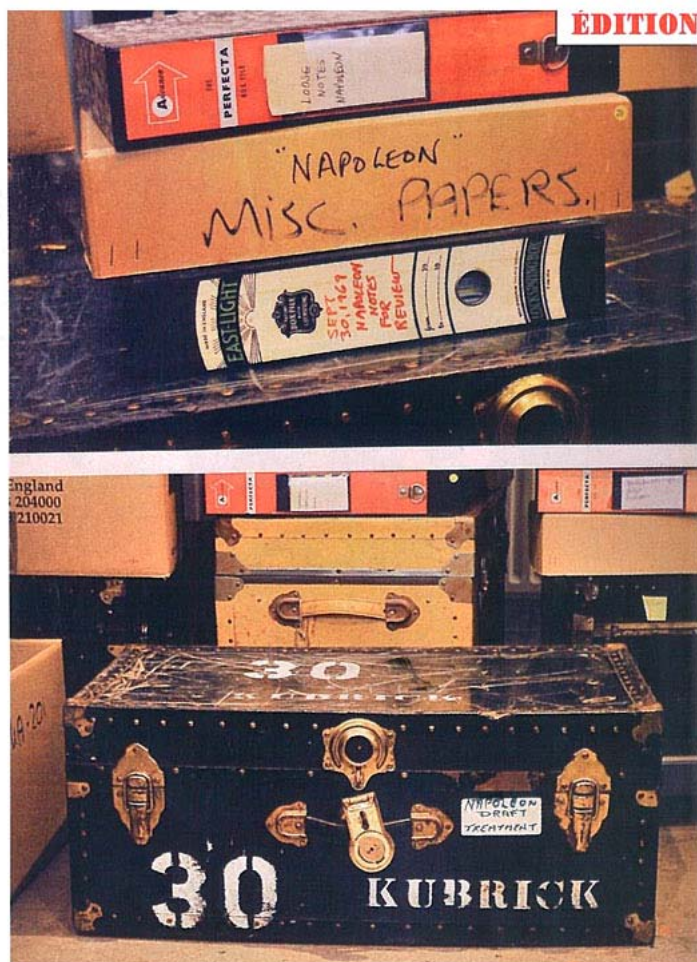
J.H. À partir de 1969, il a envoyé ses assistants à travers l'Europe pour sillonner bibliothèques, musées, bouquinistes. Chez les antiquaires, on demandait : « avez-vous du matériel sur la période napoléonienne ? »

C.K. C'était moins facile qu'aujourd'hui car il n'y avait pas Internet.

J.H. C'est vrai qu'il fallait qu'on y aille physiquement, récupérer des cartes postales, des gravures, tout ce que l'on pouvait trouver. À la fin, on a réuni 17 000 images (rires).

En quoi ce travail de documentation a-t-il affiné sa vision du personnage ?

J.H. Il avait déjà une idée très précise de ce qu'il voulait en faire. Souvent je dis en plaisantant que Napoléon aurait fait de l'excellent travail s'il avait eu Kubrick comme



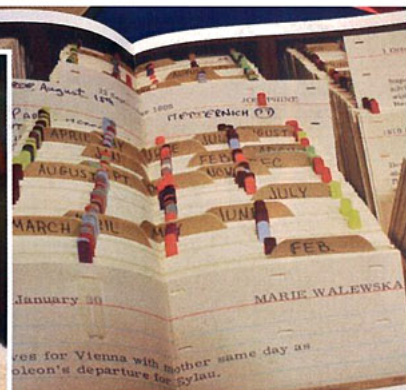
adjoint, pour l'empêcher de faire des bourdes ! A son sujet, il écrit : « Il est impossible de dire si la tâche était trop lourde pour les limites de son génie, mais la tâche était certainement trop lourde pour celles de son caractère. » La tâche en question, c'était de consolider ses victoires pour établir la paix. Il n'a jamais su. C'était un peu comme un joueur qui mise toujours plus, et qui perd tout à la fin.

Kubrick s'intéressait à la politique ?

C.K. C'était un gros consommateur de journaux. C'est l'une des choses que j'ai eue le plus de mal à faire après sa mort : regarder les infos. J'étais tellement habituée à ses commentaires... Il avait souvent un point de vue original et rebelle, que les gens trouvaient choquant. Pourtant, il était ouvert et prêt à se laisser convaincre par des arguments. Comme tout joueur d'échecs, il observait chaque mouvement et redéfinissait sa stratégie à la lumière des actions.

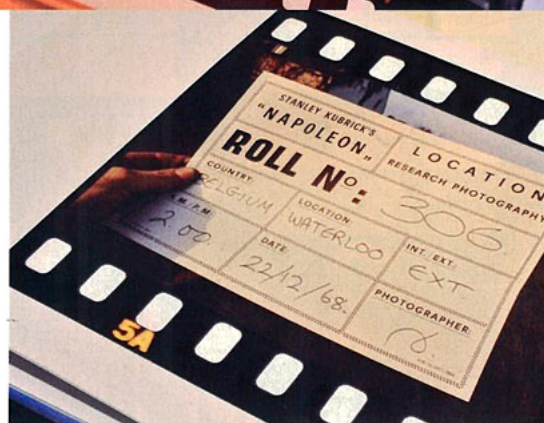
J.H. Avec ce film, il voulait que le public quitte le cinéma en se disant : « Ce n'est pas seulement de l'histoire, c'est du présent. C'est encore comme cela que ça marche ». Prenez *Docteur Folamour* ou *Les Sentiers de la gloire*, ce sont des films qui ne parlent pas seulement du passé. Pour *Docteur Folamour*, je me souviens que quand la première guerre du Golfe a éclaté, il m'a dit : « En fait, j'avais fait un documentaire ».

ÉDITION LE NAPOLEON DE KUBRICK



HISTORIQUEMENT VÔTRE

Dans un classeur conçu à cet effet (ci-dessus à droite), Kubrick rangeait soigneusement les 17 000 reproductions de gravures, portraits et documents d'époque. Ci-dessus, David Hemmings, l'acteur pressenti pour le rôle de Napoléon.



N'était-ce pas irréaliste d'embrasser toute la vie de Napoléon en un film ?

J.H. Il voulait montrer toute sa vie, depuis la naissance en Corse, avec l'influence déterminante de sa mère, puis l'école des cadets, où il s'est senti étranger, avec un accent. Tous les éléments de sa formation sont très importants. Imaginez qu'il est devenu général à 20 ans...

C.K. C'est difficile à croire.

J.H. Et puis il y a eu son histoire d'amour avec Joséphine. Il était encore adolescent, et elle n'avait aucune idée du calibre de celui qui était en train de lui manger dans la main (rires). C'était un novice absolu, sans aucune expérience des femmes. Quand on lit ses lettres, c'est stupéfiant.

Il était aussi passionné par la dimension militaire de l'épopée napoléonienne...

J.H. Il voulait aller en Roumanie, nous avions « loué » toute la cavalerie roumaine de Ceaucescu durant deux semaines. Il n'avait pas d'autre choix à l'époque. Aujourd'hui, on ferait tout cela par ordinateur.

C.K. Pour que ça ait l'air vrai, il avait étudié les tactiques militaires dans les moindres détails.

J.H. C'était une de ses marottes, Napoléon a eu vingt-cinq grandes batailles, et il les voulait toutes !

C.K. Je le vois encore assis, en train de regarder la guerre du Golfe, devant l'écran de télévision. Il disait : « Là, je sais qu'ils vont faire ça, et ensuite ils vont faire ça ». Et puis je l'entendais s'exalter : « Yes ! Je le savais ».



Je lui faisais remarquer : « Tu devrais avoir honte, c'est une guerre tellement dégoûtante ». Il était d'accord, mais il ne pouvait pas s'empêcher d'être excité par l'aspect militaire des batailles.

Vous pensez que ce projet a influencé sa manière de concevoir *Barry Lyndon* ?

J.H. Certaines personnes le pensent. Pour moi, la ressemblance s'arrête au fait que c'est un film en costumes d'époque, à la lumière des bougies.

C.K. Il aimait l'idée de faire un film qui ressemble à un tableau. Stanley était une personne très visuelle. Quand nous étions en Espagne pour *Spartacus*, il allait tous les

jours au Prado pour contempler ces énormes tableaux avec des scènes de bataille. Il était totalement pris à la gorge par la logique interne de chaque bataille, tangible sur certaines toiles. À l'époque, les salles de musée étaient très mal éclairées. Cela l'ennuyait terriblement, car il aurait voulu mieux voir, tout distinguer, les drapeaux, les détails... Il voulait restituer cela dans *Napoléon*. Je pense que la façon dont il l'aurait fait aurait été très belle. ●

LIRE « Stanley Kubrick's Napoleon, The greatest movie never made », édition limitée trilingue en 1000 exemplaires, 500€, Taschen.